



J'ai un cancer.

La phrase tombe comme une pierre dans l'eau calme.
Elle ne fait pas de bruit au début.
Puis les ondes s'élargissent.

J'ai un cancer.

Trois mots.
Trois coups.
Trois étages qui tremblent en même temps.

En bas, le corps.
En bas, les cellules.
En bas, la biologie qui s'emballe, qui se dérègle, qui prolifère sans demander la permission.

Le monde binaire parle chiffres, scanners, protocoles, pourcentages, stades, traitements.
Il parle chirurgie, chimio, rayons, marqueurs.
Il parle statistique.

Et moi, je ne suis pas une statistique.
Je suis un système.

Dans le système ABH, quand la phrase « *j'ai un cancer* » apparaît, ce n'est pas seulement une atteinte cellulaire.
C'est un séisme sur les trois niveaux.

A s'emballe.
A veut comprendre.
A cherche la cause.
A veut savoir « pourquoi moi ? », « combien de temps ? », « quelles chances ? ».
A ouvre cinquante onglets mentaux à la seconde.
A lit tout.
A imagine le pire.
A projette.

B explose ou se fige.

B pleure.

B tremble.

B hurle en silence.

B alterne entre panique et anesthésie.

Parfois **B** devient étrangement calme. Trop calme.

Comme si le système avait coupé le son pour ne pas surchauffer.

Et **H** ?

H ne raisonne pas.

H réorganise.

Pendant que le bas s'agite, le haut observe.

Non pas avec froideur.

Mais avec cohérence.

Le cancer, dans une lecture strictement médicale, est une prolifération anarchique.

Une cellule qui ne coopère plus.

Une cellule qui ne respecte plus l'architecture globale.

Et symboliquement, c'est vertigineux.

Car tout le système humain cherche la cohérence structurelle.

La signature cherche **l'intégrité**.

Le GPS cherche **l'alignement**.

Quand une partie du corps se met à proliférer sans concertation, le message biologique est brutal :

« *Quelque chose ne coopère plus.* »

Attention.

Cela ne veut ***pas*** dire culpabilité.

Cela ne veut ***pas*** dire responsabilité morale.

Cela ne veut ***pas*** dire que vous avez « provoqué » quoi que ce soit.

Cela veut dire que le système est en crise de cohérence.

Alors que fait ABH dans un tel moment ?

D'abord, on protège **A**.

On l'empêche de saturer.

On limite l'hyper-information.

On structure les décisions médicales avec méthode.

On distingue les faits des projections.

Ensuite, on régule **B**.

On autorise la peur.

On autorise la colère.

On autorise l'injustice ressentie.
Mais on évite que **B** devienne pilote automatique.

Et surtout, on mobilise H.

Pas avec des raisonnements.

Avec des images.

Avec des intentions.

Avec une direction claire :

« Je coopère avec mon traitement.

Je réorganise.

Je rétablis la cohérence. »

H ne combat pas.

H réaligne.

Il arrive souvent qu'une maladie grave provoque une réorganisation profonde de vie.

Des décisions deviennent évidentes.

Des relations changent.

Des priorités se déplacent.

Des vérités longtemps repoussées émergent.

Comme si la signature disait :

« Si nous devons traverser cela, faisons-le en cohérence. »

Dans ces moments, le système peut révéler une force insoupçonnée.

Non pas une force héroïque.

Une force structurelle.

La force de revenir à l'essentiel.

J'ai un cancer.

Ce n'est pas une identité.

Ce n'est pas une définition.

Ce n'est pas la signature.

C'est un événement biologique majeur que le système traverse.

Et parfois, au cœur même de l'épreuve, quelque chose se clarifie :

ce qui compte vraiment,

ce qui n'a jamais compté,

ce qui doit être gardé,

ce qui doit être lâché.

ABH ne promet pas de guérir.
Il ne remplace pas la médecine.
Il accompagne la cohérence intérieure pendant que la médecine agit sur le corps.

Parce qu'un système **aligné** coopère mieux.

Parce qu'un **A** régulé décide mieux.
Parce qu'un **B** stabilisé souffre moins.
Parce qu'un **H** mobilisé oriente.

Et au milieu du tumulte, une phrase peut doucement remplacer la première :

« J'ai un cancer.

Mais *je ne suis pas* mon cancer. »

